

## LA CRÉOLITÉ

L'Antillanité ne nous est pas accessible sans vision intérieure. Et la vision intérieure n'est rien sans la totale acceptation de notre créolité. Nous nous déclarons Créoles. Nous déclarons que la Créolité<sup>12</sup> est le ciment de notre culture et qu'elle doit régir les fondations de notre antillanité. La Créolité est l'*agrégat interactionnel ou transactionnel*, des éléments culturels caraïbes, européens, africains, asiatiques, et levantins, que le joug de l'Histoire a réunis sur le même sol. Pendant trois siècles, les îles et les pans de continent que ce phénomène a affectés, ont été de véritables forgeries d'une humanité nouvelle, celles où langues, races, religions, coutumes, manières d'être de toutes les faces du monde, se trouvèrent brutalement déterritorialisées, transplantées dans un environnement où elles durent réinventer la vie. Notre créolité est donc née de ce formidable « migan » que l'on a eu trop vite fait de réduire à son seul aspect linguistique<sup>13</sup> ou à un seul des termes de sa composition. Notre personnalité culturelle porte tout à la fois les stigmates de cet univers et les témoignages de sa négation. Nous nous sommes forgés dans l'acceptation et le refus, donc dans le questionnement permanent, en toute familiarité avec les ambiguïtés les plus complexes, hors de toutes réductions, de toute pureté, de tout appauvrissement. Notre Histoire est une tresse d'histoires. Nous avons goûté à toutes les langues, à toutes les parcelles. Craignant cet inconfortable magma, nous avons

vainement tenté de le figer dans des ailleurs mythiques (regard extérieur, Afrique, Europe, aujourd'hui encore, Inde ou Amérique), de chercher refuge dans la normalité close des cultures millénaires, sans savoir que nous étions l'anticipation du contact des cultures, du monde futur qui s'annonce déjà. Nous sommes tout à la fois, l'Europe, l'Afrique, nourris d'apports asiatiques, levantins, indiens, et nous relevons aussi des survivances de l'Amérique précolombienne. La Créolité c'est « *le monde diffracté mais recomposé* », un maelström de significés dans un seul signifiant : une Totalité. Et nous disons qu'il n'est pas dommageable pour l'instant, de ne pas en avoir une définition. Définir, ici, relèverait de la taxidermie. Cette nouvelle dimension de l'homme, dont nous sommes la silhouette préfigurée, mobilise des notions qui très certainement nous échappent encore. Si bien que, s'agissant de la Créolité dont nous n'avons que l'intuition profonde, la connaissance poétique, et dans le souci de ne fermer aucune voie de ses possibles, nous disons qu'il faut l'aborder comme *une question à vivre*, à vivre obstinément dans chaque lumière et chaque ombre de notre esprit. Vivre une question c'est déjà s'enrichir d'éléments dont la réponse ne dispose pas. Vivre la question de la Créolité, à la fois en totale liberté et en pleine vigilance, c'est enfin pénétrer insensiblement dans les vastitudes inconnues de sa réponse. *Laissons vivre (et vivons!) le rougeolement de ce magma.*

Du fait de sa mosaïque constitutive, la Créolité est une spécificité ouverte. Elle échappe ainsi aux perceptions qui ne seraient pas elles-mêmes ouvertes. L'exprimer

c'est exprimer non une synthèse, pas simplement un métissage, ou n'importe quelle autre unicité. C'est exprimer une totalité kaléidoscopique<sup>14</sup>, c'est-à-dire la *cons-cience non totalitaire d'une diversité préservée*. Nous avons décidé de ne pas résister à ses multiplicités pas plus que ne résiste le jardin créole aux formes des ignames qui l'habitent. Nous vivons ses inconforts comme un mystère à accepter et à élucider, une tâche à accomplir et un édifice à habiter, un ferment pour l'imagination et un défi pour l'imagination. Nous la pensons comme référence centrale et comme déflagration suggestive à organiser esthétiquement. Car elle n'est pas une valeur en soi; pour être pertinente son expression doit s'engager dans une démarche esthétique achevée. Notre esthétique ne pourra exister (être authentique) sans la Créolité.

La Créolité est une annihilation de la fausse universalité, du monolinguisme et de la pureté. Se trouve en créolité ce qui s'harmonise au *Divers* en direction duquel Victor Segalen eut son formidable élan. La Créolité est notre soupe primitive et notre prolongement, notre chaos originel et notre mangrove de virtualités. Nous penchons vers elle, riches de toutes les erreurs et forts de la nécessité de nous accepter complexes. Car le principe même de notre identité est la complexité. Explorer notre créolité doit s'effectuer dans une pensée aussi complexe que la Créolité elle-même. L'envie d'une clarification à partir de deux-trois lois de la normalité, nous a fait nous considérer à nos propres yeux comme des êtres anormaux. Or, ce qui semblait la tare peut se révéler être l'indéfinition du neuf, la richesse du jamais

vu. C'est pourquoi il semble que, pour l'instant, la *pleine connaissance de la Créolité sera réservée à l'Art*, à l'Art absolument. Ce sera le préalable de notre affermissement identitaire. Mais il va de soi que la Créolité a vocation à irriguer toutes les nervures de notre réalité pour en devenir peu à peu le principe moteur. Dans des sociétés multiraciales telles que les nôtres, il apparaît urgent que l'on sorte des habituelles distinctions racio-logiques et que l'on reprenne l'habitude de désigner l'homme de nos pays sous le seul vocable qui lui convienne, quelle que soit sa complexion : *Créole*. Les relations socio-ethniques au sein de notre société devront désormais s'opérer sous le sceau d'une commune créolité, sans que cela oblitère le moins du monde les rapports ou les affrontements de classe. En littérature, la reconnaissance maintenant unanime, dans nos pays, du poète Saint-John Perse comme l'un des fils les plus prestigieux de la Guadeloupe – et cela, malgré son appartenance à l'ethnoclasse béké – correspond assurément à une avancée de la Créolité dans les consciences antillaises. Il y a lieu de s'en réjouir. Pareillement, en architecture, en art culinaire, en peinture<sup>15</sup>, en économie (comme les Seychelles nous en fournissent l'exemple), en art vestimentaire, et cætera, les dynamiques de la Créolité acceptée, questionnée, exaltée, nous semblent la voie royale vers l'assomption de nous-mêmes.

Il convient de distinguer Américanité, Antillanité et Créolité, concepts qui, à première vue, pourraient sembler recouvrir les mêmes réalités. Tout d'abord, les processus socio-historiques qui ont produit l'américanisation

ne sont pas de la même nature que ceux qui ont été à l'œuvre dans la Créolisation. En effet, l'américanisation, et donc le sentiment d'américanité qui en découle à terme, décrit l'adaptation progressive de populations du monde occidental aux réalités naturelles du monde qu'elles baptisèrent nouveau. Et cela, sans interaction profonde avec d'autres cultures. Ainsi les Anglo-Saxons qui formèrent les treize colonies, embryon du futur État américain, ont redéployé leur culture dans un nouvel environnement, quasi vierge si l'on tient compte du fait que, parqués dans des réserves, massacrés, les indigènes peaux-rouges n'ont pratiquement pas influencé leur culture originelle. De même, en demeurant relativement fermés aux tribus qui y résidaient, les Noirs Boni et Saramaka des Guyanes se sont américanisés au contact de la forêt amazonienne. De même, les Italiens qui arrivèrent en masse en Argentine au XIX<sup>e</sup> siècle, ou les Hindous qui remplacèrent les anciens esclaves noirs sur les plantations de Trinidad ont adapté leur culture originelle à de nouvelles réalités sans pour autant la modifier complètement. *L'Américanité est donc, pour une large part, une culture émigrée, dans un splendide isolement.*

Tout autre est le processus de créolisation, qui n'est pas propre au seul continent américain (ce n'est donc pas un concept géographique) et qui désigne la mise en contact brutale, sur des territoires soit insulaires, soit enclavés, — fussent-ils immenses comme la Guyane et le Brésil — de populations culturellement différentes : aux Petites Antilles, Européens et Africains; aux Mascasignes, Européens, Africains et Indiens; dans certaines

régions des Philippines ou à Hawaï, Européens et Asiatiques; à Zanzibar, Arabes et Négro-Africains, etc. Réunis en général au sein d'une économie plantationnaire, ces populations sont sommées d'inventer de nouveaux schèmes culturels permettant d'établir une relative cohabitation entre elles. Ces schèmes résultent du mélange non harmonieux (et non achevé et donc non réducteur) des pratiques linguistiques, religieuses, culturelles, culinaires, architecturales, médicinales, etc., des différents peuples en présence. Bien entendu, il existe des créolisations plus ou moins intenses suivant que tous les peuples en présence sont exogènes comme aux Antilles ou aux Mascarignes, ou selon que l'un d'entre eux est autochtone comme aux îles du Cap-Vert ou à Hawaï. La Créolité est donc le fait d'appartenir à une entité humaine originale qui à terme se dégage de ces processus. Il existe donc une créolité antillaise, une créolité guyanaise, une créolité brésilienne, une créolité africaine, une créolité asiatique et une créolité polynésienne, assez dissemblables entre elles mais issues de la matrice du même maelström historique. La Créolité englobe et parachève donc l'Américanité puisqu'elle implique le double processus : — d'adaptation des Européens, des Africains et des Asiatiques au Nouveau Monde;

— de confrontation culturelle entre ces peuples au sein d'un même espace, aboutissant à la création d'une culture syncretique dite créole.

Il n'existe évidemment pas une frontière étanche entre les zones de créolité et celles d'américanité. Au sein d'un même pays, elles peuvent se juxtaposer ou s'interpénétrer : ainsi aux U.S.A., la Louisiane et le Mississippi

sont en grande partie créoles, tandis que la Nouvelle-Angleterre, où ne vivent au départ que des Anglo-Saxons, n'est qu'américaine. Toutefois, après l'abolition de l'esclavage et la montée des Noirs dans le Nord, puis l'arrivée d'Italiens, de Grecs, de Chinois et de Portoricains, tout au long du vingtième siècle, on peut légitimement penser que les conditions sont réunies pour qu'un processus de créolisation soit actuellement à l'œuvre en Nouvelle-Angleterre.

Créolité et Américanité ainsi distinguées, qu'en est-il du rapport de l'*Antillanité* et de la *Créolité*. L'Antillanité désigne, à nos yeux, le seul processus d'américanisation d'Européens, d'Africains et d'Asiatiques à travers l'Archipel antillais. De ce fait, elle est, pour ainsi dire, une province de l'Américanité à l'instar de la Canadienité ou de l'Argentinité. Elle omet, en effet, qu'il y ait eu dans certaines îles, en plus de la simple américanisation, un phénomène de créolisation (et donc de créolité). Par exemple, des zones entières du Nord de Cuba n'ont connu qu'une américanisation des colons andalous, galiciens ou canariens, sans créolisation aucune. Dans certaines régions cannières de Trinidad, la culture hindouiste s'est simplement adaptée à un environnement neuf sans vraiment se créoliser, contrairement au *bon-dyékouli* des Petites Antilles, lequel est un culte créole à soubassement hindouiste. Le concept d'Antillanité nous semble donc d'abord géopolitique. Dire « antillais » ne révèle rien de la situation humaine des Martiniquais, des Guadeloupéens, ou des Haïtiens. Les Créoles que nous sommes sont aussi proches, sinon plus proches, anthropologiquement parlant, des Seychellois, des Mauriciens

ou des Réunionnais que des Portoricains ou des Cubains. À l'inverse, il n'y a que relativement peu de choses en commun entre un Seychellois et un Cubain. Nous, Antillais créoles, sommes donc porteurs d'une double solidarité :

— d'une *solidarité antillaise (géopolitique) avec tous les peuples de notre Archipel, quelles que soient nos différences culturelles : notre Antillanité;*

— d'une *solidarité créole avec tous les peuples africains, mscarins, asiatiques et polynésiens qui relèvent des mêmes affinités anthropologiques que nous : notre créolité.*

La vision intérieure accordée à la pleine acceptation de notre créolité (comme vitalité même de notre créativité) doit irriguer et renforcer de manière toute nouvelle les exigences transitoires définies par Glissant pour l'expression littéraire de l'Antillanité :

### 1. L'enracinement dans l'oral

Notre culture créole s'est forgée dans le système des plantations, à travers une dynamique questionnante d'acceptations et de refus, de démissions et d'assomptions. Véritable galaxie en formation autour de la langue créole comme noyau, la Créolité<sup>16</sup> connaît aujourd'hui encore un mode privilégié : l'oralité. Pourvoyeuse de contes, proverbes, « titim », comptines, chansons..., etc., l'oralité est notre intelligence, elle est notre lecture de ce monde, le tâtonnement, aveugle encore, de notre complexité. L'oralité créole, même contrariée dans son

expression esthétique, recèle un système de contre-valeurs, une contre-culture<sup>17</sup> ; elle porte témoignage du génie ordinaire appliqué à la résistance, dévoué à la survie. Après l'effondrement du système des plantations (crises sucrières, abolitions de l'esclavage..., etc.), après les destructions, restructurations, conversions et reconversions de toutes sortes qui en ont découlé (assimilation, départementalisation) cette force orale s'est retrouvée tournant à vide, inutile à la promotion sociale, à l'existence citoyenne. Seule la Francité (adoption conjointe de la langue française et de ses valeurs) nommait l'Homme, dans une société en pleine dérive identitaire. L'oralité alors commença son enlèvement dans notre inconscient collectif (comme en une souterraine transhumance) mais laissant çà et là émerger à l'air libre les fragments épars de son relief discontinué. Le déchiffrement laborieux de son paysage déroutant donna alors lieu à un système de valeurs tout à la fois compensatoire et conjuratoire : folklorisme et doudouisme devenaient les chefs d'accusation des nouveaux procureurs de la Culture authentique. Le terrorisme ordinaire soutenait alors le théorisme distingué, tous deux impuissants à sauver de l'oubli la moindre chansonnette. Ainsi allait notre monde, confit en dévotion intellectualiste, complètement coupé des racines de notre oralité. Si bien qu'aucun de nos écrivains n'était armé ainsi que l'indique Glissant<sup>18</sup>, pour prendre le relais de la créolité renfermée dans l'abysse de notre parole ancestrale, tous englués, à des degrés divers, dans l'obsession d'une transfiguration métamorphique du réel : le Grand Soir de la Culture, parée aux couleurs du progrès, de la

civilisation, du développement. Après nos conteurs traditionnels, ce fut donc une manière de silence : la voie morte. Ailleurs, les aèdes, les bardes, les griots, les ménestrels et les troubadours avaient passé le relais à des scripteurs (*marqueurs de parole*) qui progressivement prirent leur autonomie littéraire. Ici, ce fut la rupture, le fossé, la ravine profonde entre une expression écrite qui se voulait universalomoderniste et l'oralité créole traditionnelle où sommeille une belle part de notre être. Cette non-intégration de la tradition orale fut l'une des formes et l'une des dimensions de notre aliénation. Sans le riche terreau qui aurait pu constituer un apport à une littérature, enfin souveraine, la rapprocher de ses lecteurs potentiels, notre écriture (contrairement à la pratique théâtrale de Henri Melon, Arthur Lérus, Joby Bernabé, Elie Stephenson, Roland Brival, Roger Robinet, José Alpha, Vincent Placol... qui surent à bien des égards s'enrichir de l'oralité) demeura en suspension. D'où l'instabilité dénomminative de la production écrite de nos pays : *littérature afro-antillaise, négro-antillaise, franco-antillaise, antillaise d'expression française, francophone des Antilles...*, etc., tous qualificatifs que nous déclarons désormais inopérants.

Il y eut, par bonheur, d'insignifiants reproducteurs de gestes incompris, de modestes cultivateurs de souvenirs inutiles, il y eut d'obscurs metteurs en scène d'une culture commercialisée pour touristes plus curieux que nous de nous-mêmes, il y eut de plats épigones d'une parole ressassée, de naïfs promoteurs d'un carnaval galvaudé, de besogneux mercantis d'un zouk aux stridences assourdissantes. Rarement ils échappèrent à l'as-

sertion — proclamée ou susurrée — de doudouisme et de folklorisme. Mais ce furent eux, en définitive, les indispensables maillons qui contribuèrent à préserver la Créolité du destin glorieux mais définitif des Atlantes. D'eux, nous avons appris que la culture est une sustentation et une pesée quotidienne; que les ancêtres naissent tous les jours et qu'ils ne sont pas figés dans un passé immémorial; que la tradition chaque jour s'élabore et que la culture est aussi le lien vivant que nous devons nouer entre le passé et le présent; que prendre le relais de la tradition orale ne doit pas s'envisager sur un mode passésiste de nostalgique stagnation, de virées en arrière. Y retourner, oui, pour d'abord rétablir cette continuité culturelle (associée à la continuité historique restaurée) sans laquelle l'identité collective a du mal à s'affirmer. Y retourner, oui, pour en enrichir notre énonciation<sup>19</sup>, l'intégrer pour la dépasser. Y retourner, tout simplement, afin d'investir l'expression primordiale de notre génie populaire. Sachant cela, nous pourrions alors récolter en une moisson nouvelle les fruits de semailles inédites. Nous pourrions à travers le mariage de nos sens aiguisés procéder à l'insémination de la parole créole dans l'écrit neuf. Bref, nous fabriquerons une littérature qui ne déroge en rien aux exigences modernes de l'écrit tout en s'enracinant dans les configurations traditionnelles de notre oralité.

## 2. La mise à jour de la mémoire vraie

Notre Histoire (ou plus exactement nos histoires)<sup>20</sup> est naufragée dans l'Histoire coloniale. La mémoire

collective est notre urgence. Ce que nous croyons être l'histoire antillaise n'est que l'Histoire de la colonisation des Antilles. Dessous les ondes de choc de l'histoire de France, dessous les grandes dates d'arrivée et de départ des gouverneurs, dessous les aléas des luttes coloniales, dessous les belles pages blanches de la Chronique (où les flambées de nos révoltes n'apparaissent qu'en petites taches), il y eut le cheminement obstiné de nous-mêmes. L'opaque résistance des nègres marrons bandés dans leur refus. L'héroïsme neuf de ceux qui affrontèrent l'enfer esclavagiste, déployant d'obscurs codes de survie, d'indéchiffrables qualités de résistance, la variété insaisissable des compromis, les synthèses inattendues de vie. Ils quittèrent les champs pour les bourgs, se répandirent dans la société coloniale jusqu'à en épaissir en tout point la consistance, jusqu'à donner aujourd'hui ce que nous sommes. Cela s'est fait sans témoins, ou plutôt sans témoignages, nous laissant un peu dans la situation de la fleur qui ne verrait pas sa tige, qui ne la sentirait pas. Et l'histoire de la colonisation que nous avons prise pour la nôtre a aggravé notre déperdition, notre autodénigrement, favorisé l'extériorité, nourri la dérade du présent. Dedans cette fausse mémoire nous n'avions pour mémoire qu'un lot d'obscurités. Un sentiment de chair discontinu. Les paysages, rappelle Glissant<sup>21</sup>, sont les seuls à inscrire, à leur façon non anthropomorphe, un peu de notre tragédie, de notre vouloir exister. Si bien que notre histoire (ou nos histoires) n'est pas totalement accessible aux historiens. Leur méthodologie ne leur donne accès qu'à la Chronique coloniale. Notre Chronique est dessous les dates, dessous les faits répertoriés :

*nous sommes Paroles sous l'écriture.* Seule la connaissance poétique, la connaissance romanesque, la connaissance littéraire, bref, la connaissance artistique, pourra nous déceler, nous percevoir, nous ramener évanescents aux réanimations de la conscience<sup>22</sup>. Appliquée à nos histoires (à cette mémoire-sable voltigée dans le paysage, dans la terre, dans des fragments de cerveaux de vieux nègres, tout en richesse émotionnelle, en sensations, en intuitions...) la vision intérieure et l'acceptation de notre créolité nous permettront d'investir *ces zones impénétrables du silence où le cri s'est dilué*<sup>23</sup>. C'est en cela que notre littérature nous restituera à la durée<sup>24</sup>, à l'espace-temps continu, c'est en cela qu'elle s'émouvra de son passé et qu'elle sera historique.

### 3. *La thématique de l'existence*

Ici, nous ne nous imaginons pas hors du monde, en banlieue de l'Univers. Notre ancrage dans cette terre n'est pas une plongée dans un fond sans pardon. Notre vision intérieure exercée, notre créolité mise comme centre de créativité, nous permet de réexaminer notre existence, d'y voir les mécanismes de l'aliénation, d'en percevoir surtout les beautés. L'écrivain est un renifleur d'existence<sup>25</sup>. Plus que tout autre, il a pour vocation d'identifier ce qui, dans notre quotidien, détermine les comportements et structure l'imaginaire. Voir notre existence c'est nous voir en situation dans notre histoire, dans notre quotidien, dans notre réel. C'est aussi voir nos virtualités. En nous éjectant du confortable regard

de l'Autre, la vision intérieure nous renvoie à la sollicitation de notre originel chaos. Elle nous verse alors dans la question permanente, dans le doute, et dans l'ambiguïté. Par cette vision, nous revenons au magma qui nous caractérise. Elle nous libère aussi du militantisme littéraire anticolonialiste<sup>26</sup> si bien que, nous regardant, ce n'est plus en projet d'une idéologie à appliquer, ce n'est plus en vertu d'une vérité apodictique, d'une table de lois en dix commandements, ce n'est plus en rejet des doudouistes, des régionalistes ou de la Négritude (rejet sur lequel beaucoup ont bâti leur existence littéraire) mais dans le seul désir de nous connaître nous-mêmes, dans nos tares, dans nos écorces et dans nos pulpes, en réche nudité. À la lumière de cette liberté, revisiter et réévaluer toute notre production écrite. Et cela, non pas tant afin d'être la voix de ceux qui n'ont pas de voix, que de parachever la voix collective qui tonne sans écoute dans notre être, d'en participer lucidement et de l'écouter jusqu'à l'inévitable cristallisation d'une conscience commune. Trop longtemps, notre écriture a négligé cette tâche fondamentale, ou l'a traitée sur le mode aliénant de l'extériorité. La littérature créole à laquelle nous travaillons pose comme principe qu'il n'existe rien dans notre monde qui soit petit, pauvre, inutile, vulgaire, inapte à enrichir un projet littéraire. *Nous faisons corps avec notre monde.* Nous voulons, en vraie créolité, y nommer chaque chose et dire qu'elle est belle. Voir la grandeur humaine des *djobeurs*. Saisir l'épaisseur de la vie du Morne Pichevin. Comprendre les marchés aux légumes. Élucider le fonctionnement des conteurs. Réadmettre sans jugement

nos « *dorlès* », nos « *zombis* », nos « *chouval-twa-pat* », « *soukhyan* ». Prendre langue avec nos bourgs, nos villes. Explorer nos origines amérindiennes, indiennes, chinoises et levantines, trouver leurs palpitations dans les battements de nos cœurs. Entrer dans nos pits, dans nos jeux de « grenndé », dans toutes ces affaires de vieux-nègres à priori vulgaires. C'est par ce systématisme que se renforcera la liberté de notre regard.

Notre écriture doit accepter sans partage nos croyances populaires, nos pratiques magico-religieuses, notre réalisme merveilleux, les rituels liés aux « milan », aux phénomènes du « *majò* », aux joutes de « *ladja* », aux « *koudmen* ». Écouter notre musique et goûter à notre cuisine. Chercher comment nous vivons l'amour, la haine, la mort, l'esprit que nous avons de la mélancolie, notre façon dans la joie ou la tristesse, dans l'inquiétude et dans l'audace. Chercher nos vérités. Affirmer que l'une des missions de cette écriture est de donner à voir les héros insignifiants, les héros anonymes, les oubliés de la Chronique coloniale, ceux qui ont mené une résistance toute en détours et en patiences, et qui ne correspondent en rien à l'imagerie du héros occidental-français. Il ne s'agit point de décrire ces réalités sous le mode ethnographique, ni de pratiquer le recensement des pratiques créoles à la manière des Régionalistes et des Indigénistes haïtiens, mais bien de montrer ce qui, au travers d'elles, témoigne à la fois de la Créolité et de l'humaine condition. Vivre, revivre, faire vivre tout cela intensément, frissonner aux frissons, palpiter là où cela palpète, arpenter notre géographie interne afin de la mieux percevoir et de la mieux

comprendre. Et nous récusons les dérives de localisme ou de nominalisme que certains semblent y distinguer. Il ne peut exister une véritable ouverture sur le monde sans une appréhension préalable et absolue de ce qui nous constitue. Notre monde, aussi petit soit-il, est vaste dans notre esprit, inépuisable dans notre cœur, et pour nous, il témoignera toujours de l'homme. La vieille carapace du dénigrement de nous-mêmes se verra fissurée : *Oh, géôlière de notre créativité, le regard neuf te regarde!* C'est d'une descente en soi-même qu'il s'agit, mais sans l'Autre, sans la logique aliénante de son prisme. Et là, il faut le reconnaître, nous sommes sans repères, sans certitudes, sans critères d'esthétique, rien qu'avec la jouvence de notre regard, l'intuition de notre créolité qui doit à tout moment s'inventer chaque prise. Notre littérature doit aller en elle-même et ne rencontrer, durant le temps de son affermissement, personne, nous voulons dire : *aucun déport culturel*.

#### 4. L'irruption dans la modernité

Malgré notre extrême jeunesse, nous n'avons pas le temps de vivre les volutes d'une tranquille évolution. Il nous faut être présent dans un monde contemporain qui va vite. Assumer l'ordre et l'aventure, aurait dit Apollinaire. L'ordre serait, ici, ce qui concourt au développement de notre conscience identitaire, à l'épanouissement de notre nation, à l'émergence de nos arts et de notre littérature : problématiques qui ne sont plus de ce siècle mais que nous devons nécessairement régler.



L'aventure, elle, symboliserait le monde moderne et ses avancées contemporaines desquelles il n'est pas souhaitable de s'exclure sous prétexte d'avoir à ranger l'intérieur de soi-même. Les pays sous-développés, ou mal développés, se voient acculés aujourd'hui à cette acrobatie. Comment s'inquiéter de la langue créole sans participer aux questions actuelles de la linguistique? Comment penser un roman antillais sans être riche des approches qu'ont du roman tous les peuples du monde? Comment se préoccuper d'une expression artistique qui, efficace à l'intérieur de la nation, se révélerait anachronique ou dépassée une fois pointée à l'extérieur? Il nous faut donc tout faire en même temps : placer notre écriture dans l'allant des forces progressistes qui s'activent pour notre libération, et ne point délaissier la recherche d'une esthétique neuve sans laquelle il n'est point d'art, encore moins de littérature. Il nous faut être lucides sur nos tares de néo-colonisés, tout en travaillant à oxygéner nos étouffements par une vision positive de notre être. Il nous faut nous accepter tels quels, totalement, et nous méfier de cette identité incertaine, encore mue par d'inconscientes aliénations. Il nous faut être ancrés au pays, dans ses difficultés, dans ses problèmes, dans sa réalité la plus terre à terre, sans pour autant délaissier les bouillonnements où la modernité littéraire actionne le monde. C'est un peu ce que Glissant appelle « être en situation d'irruption <sup>27</sup> ». Situation inconfortable, certes, exigences draconiennes, mais il est déjà clair pour nous qu'il faut, de toute manière, écrire au difficile <sup>28</sup>, s'exprimer à contre-courant des usures, des lieux communs et des déformations, et que c'est au difficile

que pourra se pister – par nous – l'éloignement en nous-mêmes de notre authenticité.

##### 5. *Le choix de sa parole*

Notre première richesse, à nous écrivains créoles, est de posséder plusieurs langues : le créole, français, anglais, portugais, espagnol, etc. Il s'agit maintenant d'accepter ce bilinguisme potentiel et de sortir des usages contraints que nous en avons. De ce terreau, faire lever sa parole. De ces langues bâtir notre langage <sup>29</sup>. Le créole, notre langue première à nous Antillais, Guyanais, Mascariens, est le véhicule originel de notre moi profond, de notre inconscient collectif, de notre génie populaire, cette langue demeure la rivière de notre créolité alluviale. Avec elle nous révoons. Avec elle nous résistons et nous acceptons. Elle est nos pleurs, nos cris, nos exaltations. Elle irrigue chacun de nos gestes. Son étiolement n'a pas été une seule ruine linguistique, la seule chute d'une branche, mais le carême total d'un feuillage, l'agenouillement d'une cathédrale <sup>30</sup>. L'absence de considération pour la langue créole n'a pas été un simple silence de bouche mais une amputation culturelle. Les conteurs créoles aujourd'hui disparus l'auraient dit mieux que nous. Chaque fois qu'une mère, croyant favoriser l'acquisition de la langue française, a refoulé le créole dans la gorge d'un enfant, cela n'a été en fait qu'un coup porté à l'imagination de ce dernier, qu'un envoi en déportation de sa créativité. Les instituteurs de la grande époque de la francisation <sup>31</sup> ont été les négriers de notre

élan artistique. Si bien qu'aujourd'hui, ce serait stérilisation que de ne pas réinvestir cette langue. Son usage est l'une des voies de la plongée en notre créolité. Aucun créateur créole, dans quelque domaine que ce soit, ne verra jamais accompli sans une connaissance intuitive de la poétique de la langue créole<sup>32</sup>. L'éducation artistique (la rééducation du regard, l'activation de la sensibilité créole) impose comme préalable une acquisition de la langue créole dans sa syntaxe, dans sa grammaire, dans son lexique le mieux basilectal, dans son écriture la plus appropriée (cette dernière fût-elle éloignée des habitudes françaises), dans ses intonations, dans ses rythmes, dans son âme... dans sa poétique<sup>33</sup>. La quête du créole profond, orgueilleusement menée sous le signe de la rupture, de l'inédit et de l'inouï, en alimentant nos ferveurs révolutionnaires, polarise, à n'en pas douter, nos énergies les plus extrêmes et les plus solitaires. En revanche, le drame de beaucoup de nos écrivains provient de la castration dont, linguistiquement, ils ont été victimes au temps de leur enfance. La langue créole est donc une des forces de notre expressivité, ainsi que l'a démontré (s'il en était besoin) l'écrivain guadeloupéen Sonny Rupaire qui, à partir d'elle, sut initier une poésie en rupture complète avec celle qui avait cours jusqu'alors, mariant la revendication politique la plus extrême à l'assomption d'une poétique enracinée. La langue créole n'est pas une langue moribonde, elle continue à muer, perdant ici des diaprures secrètes pour retrouver là des accents jusqu'alors inconnus d'elle (ainsi qu'en témoigne la poésie de Monchoachi, de Joby Bernabé, Daniel Boukman, Thérèse Léotin, Hector Poul-

let, Félix Morisseau-Leroy, Serge Restog, Max Rippon, Georges Castera...). Elle est semblable au serpent fer-de-lance que l'on a beau traquer au fin fond des mornes : elle ressurgit sans crier *wouap!* au fin fond de nos cases, cela parce qu'elle est liée à notre existence même, et parce que, en finale de compte, comme s'est exclamé l'écrivain Vincent Placoloy : « *C'est elle qui nous appartient le plus!* »<sup>34</sup>. D'où cette nécessité de renforcer sa densité orale par la puissance contemporaine de l'écrit. Et ceux de nos écrivains qui ont tenté de la tuer en eux, ou dans leur écriture, perdaient sans le savoir la voie royale vers un authentique étouffé en eux-mêmes : la Créolité. Quel suicide esthétique! La littérature créole d'expression créole aura donc pour tâche première de construire cette langue écrite, sortie indispensable de sa clandestinité. Cependant, pour ne s'être pas efforcés de se distancier de la langue qu'ils maniaient, la plupart des littérateurs créolophones n'ont pas fait œuvre d'écriture et répondu à l'exigence première de l'acte littéraire, à savoir produire un langage au sein même de la langue. Le poète créole d'expression créole, le romancier créole d'expression créole, devra dans le même allant, être le récolteur de la parole ancestrale, le jardinier des vocables nouveaux, le découvreur de la créolité du créole. Il se méfiera de cette langue tout en l'acceptant totalement. Il prendra ses distances par rapport à elle, tout en y plongeant désespérément – et, se méfiant des procédures de la défense-illustration, il éclaboussera cette langue des folies du langage<sup>35</sup> qu'il se sera choisi.

Mais nos histoires, pour une fois généreuses, nous ont dotés d'une langue seconde <sup>36</sup>. Elle n'était pas à tous au départ. Elle ne fut longtemps que celle des oppresseurs-fondateurs. *Nous l'avons conquise, cette langue française.* Si le créole est notre langue légitime, la langue française (provenant de la classe blanche créole) fut tour à tour (ou en même temps) octroyée et capturée, légitimée et adoptée. La créolité, comme ailleurs d'autres entités culturelles <sup>37</sup> a marqué d'un sceau indélébile la langue française. Nous nous sommes approprié cette dernière. Nous avons étendu le sens de certains mots. Nous en avons dévié d'autres. Et métamorphosé beaucoup. Nous l'avons enrichie tant dans son lexique que dans sa syntaxe. Nous l'avons préservée dans moult vocables dont l'usage s'est perdu. Bref, *nous l'avons habitée*. En nous, elle fut vivante. En elle, nous avons bâti notre langage <sup>38</sup>, ce langage qui fut traqué par les kapos culturels comme profanation de l'idole qu'était devenue cette langue. *Notre littérature devra témoigner de cette conquête.* Nous récusons donc la religion de la langue française qui sévit dans nos pays depuis l'abolition de l'esclavage, et adhérons totalement au proverbe haïtien selon lequel : « *Palé fransé pa vlié di lespri* » (Parler français n'est pas gage d'intelligence). En réprimant ce langage, on a, comme pour la langue créole, brimé notre expressivité, notre pulsion créatrice, car la créativité ne peut lever que d'une lecture subjective du monde. On a, par là aussi, contrarié notre expression artistique sur plusieurs générations. La littérature créole d'expression française aura donc pour tâche urgente d'investir et de réhabiliter l'esthétique de notre langage. C'est ainsi qu'elle sortira

de l'usage contraint du français qui, en écriture, a trop souvent été le nôtre.

Hors donc de tout fétichisme, le langage sera, pour nous, l'usage libre, responsable, créateur d'une langue <sup>39</sup>. Ce ne sera pas forcément du français créolisé ou réinventé, du créole francisé ou réinventé, mais notre parole retrouvée et finalement décidée. Notre singularité exposée-exploquée dans la langue jusqu'à ce qu'elle s'affermisse dans l'Être. Notre conscience en verticalité psychique. L'antidote de l'ancestrale domination qui nous accable. Par-delà le langage pourra s'exprimer ce que nous sommes, notre présence au monde, notre enracinement... Car la langue dominante idolâtrée <sup>40</sup> ignore la personnalité du locuteur colonisé, fausse son histoire, nie sa liberté, le déporte de lui-même. Pareillement, l'idolâtrie par le colonisé de la langue dominée, si elle peut être bénéfique dans les premiers temps de la révolution culturelle, ne saurait en aucune façon devenir l'objectif principal ou unique des écrivains créoles d'expression créole. Toute langue idolâtrée fonctionne comme un masque de théâtre Nô, ces masques qui confèrent aux comédiens, des sentiments, des visages, mais aussi des personnalités autres. Pour un poète, un romancier créole, écrire en français ou en créole idolâtré, c'est demeurer immobile dans l'aire d'une action, sans décision dans un champ de possibles, inane dans un lieu de potentiels, sans voix dans les grandes transmissions des échos d'une falaise. Sans langage dans la langue, donc sans identité. C'est, en écri-